

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

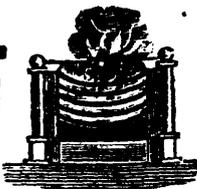
Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

# LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

Vol. I.

SAMEDI, 24 JUILLET 1841.

No. 36.

## SOMMAIRE DES MATIERES.

L'AVEUGLE-NÉ ; LE PLUS HEUREUX DES HOMMES, (Poésie.)

### L'AVEUGLE-NÉ.

#### I.

Dans la partie la plus pittoresque et la plus solitaire d'une de nos provinces du centre s'élevait, il y a peu d'années, une habitation charmante qu'avait fait bâtir un ancien officier supérieur retiré du service vers la fin de l'empire. Malheureusement le vieux brave n'avait pu longtemps jouir du bonheur qu'il avait espéré trouver dans cette paisible retraite il était mort à la rentrée des Bourbons par suite d'un accès de colère qui avait fait rouvrir l'une de ses blessures.

Pendant quinze ans, Mme Laclos, n'était le non de sa veuve, resta confinée dans cette solitude, occupée exclusivement de l'éducation de son fils et de sa fille ; et on comprendra facilement tout ce que cette tâche maternelle avait de pénible quand on saura que Justin Laclos, l'aîné des deux enfants, était aveugle de naissance. Peut-être les soins, les veilles que lui coûta ce fils chéri, abrégèrent ses jours ; quoi qu'il en soit, la bonne mère, trois ans environ avant l'époque où commence cette histoire, était allée rejoindre son mari en sorte que le beau domaine de Grandpré et les riches fermes qui en dépendaient n'avaient plus pour propriétaires en 1834 que deux orphelins : une jeune fille de vingt ans et un jeune homme de vingt-quatre qui n'avait jamais vu la lumière.

L'habitation était un peu plus qu'une maison de campagne ordinaire et un peu moins qu'un château. On lui avait donné la forme d'une sorte de pavillon de chasse d'une élégante simplicité. Primitivement, l'édifice avait été entouré des fermes et des étalles nécessaires à l'exploitation ; mais Mme Laclos s'étant aperçue qu'un pareil voisinage incommodait son fils, qui, comme tous les aveugles, avait les sens d'autant plus délicats

qu'il était privé de l'un des plus importants, avait fait jeter bas toutes ces constructions prosaïques et transporter les habitations des fermiers et des troupeaux à deux cents pas de là dans une situation où elles ne pouvaient causer à son fils bien aimé de sensations désagréables. De la sorte, la maison était isolée, et de l'extrémité d'une avenue de jeunes ormes qui y conduisait, on pouvait en admirer sans difficulté les gracieuses proportions.

Du reste, cette maison présentait certaines particularités curieuses. Ainsi, par exemple, chacune des fenêtres était grillée dans sa partie inférieure, non pas sans doute par crainte des voleurs, car le grillage ne consistait qu'en un treillis de fil de laiton incapable de résister à une agression sérieuse, mais seulement dans le but de prévenir un accident à l'intérieur, et l'ancien perron de pierre par lequel on arrivait à la grande porte d'entrée avait été remplacé par une pente douce en maçonnerie de manière à éviter l'angle brusque et dangereux d'un escalier.

Dans le délicieux jardin qui s'étendait derrière la maison, les mêmes précautions minutieuses avaient été prises pour éviter toute chute, tout embarras, tout gêne. Les arbres qui le décoraient étaient entourés de plantes touffues et molles qui pouvaient amortir un choc contre les troncs des arbres ou prévenir de leur présence. Les allées étaient couvertes d'un sable fin et si uni que chaque pied qui le foulait y laissait sa trace, même le pied léger de Zoé Laclos, la jeune sœur de Justin. Pas une branche luxueuse ne pouvait heurter le promeneur, pas un caillou aigu ne se trouvait sous ses pas. Au milieu du jardin, un petit jet d'eau lançait sa gerbe de cristal jusqu'au sommet des tilleuls qui ombrageaient une terrasse voisine ; mais le bassin était entouré par une balustrade rustique qui empêchait que l'on pût glisser sur ses bords. Enfin, le trop plein du jet d'eau se rendait par un conduit souverain à un joli canal qui entourait le jardin de tous côtés, conjointement avec une muraille blanche et tabletée à hauteur d'appui, au-dessus de laquelle le regard planait sur les ravissants paysages de la campagne environnante.

Cependant, malgré ces précautions infinies qu'avait prises la bonne Mme Laclos pour préserver son fils de tout accident, le jeune aveugle

ne le ressemblait en rien au type misérable que nom d'aveugle rappelle à l'idée du vulgaire. Justin Laclos était un beau jeune homme leste, robuste, dégagé, qui ne regrettait pas d'être privé de la lumière, parce qu'il ne pouvait se faire une idée de cette privation et qui ne se gênait pas de rire au nez des étrangers qui lui témoignaient une pitié humiliante. Ses yeux étaient clairs et brillants, bien qu'évidemment dénués de vie ; mais ses autres sens étaient arrivés par l'usage à un tel degré de perfection qu'ils pouvaient presque lui tenir lieu de celui qui manquait. Il reconnaissait une personne au bruit de ses pas, à l'odeur de son haleine, au toucher de sa main. On disait qu'il pouvait se promener seul à trois lieues à la ronde autour de ses domaines sans avoir besoin de guide. Sa puissance d'intuition, son art de deviner ce dont il n'avait pu prendre connaissance à la manière des autres hommes, étaient si extraordinaires, que des étrangers refusaient parfois de croire que des sensations si correctes, des jugements si nets, pussent appartenir à un homme qui n'avait jamais vu la lumière. Les paysans du voisinage, qui avaient souvent avec lui des relations toutes commerciales, car Justin Laclos était seul administrateur de son bien et de celui de sa sœur, ne pouvant s'expliquer sa sagesse et sa pénétration, juraient leurs grands dieux qu'il se faisait passer pour aveugle afin que l'on se défîât moins de lui, mais qu'en réalité il n'y avait personne au monde qui fût plus difficile à tromper et à qui on pût moins donner le change sur la vérité.

Du reste, Justin avait reçu une éducation aussi brillante que pouvait le permettre sa fâcheuse infirmité. Sa mère, après s'être convaincue, dans un voyage qu'elle fit à Paris pour consulter la Faculté, que son fils ne pourrait jamais recouvrer la vue, avait décidé un homme spécial, ancien élève du célèbre Haüy, et professeur lui-même à l'Institut royal des Jeunes-Aveugles, à venir s'établir à Grandpré. M. Sandons, c'était le nom du précepteur, n'avait alors que cinquante ans environ, et cependant ses fatigues et ses travaux consciencieux lui avaient donné une vieillesse prématurée ; il accepta donc comme un bienfait cette position nouvelle dans une campagne paisible, au milieu d'une famille qui avait pour lui le respect et l'affection d'un père. Par son secours, Justin apprit d'abord à lire dans les livres en relief particuliers aux aveugles, et que l'on faisait venir à grands frais de l'Institut de Paris. Puis il enseigna à son élève l'histoire, la géographie, les mathématiques, la musique, les langues, suivant des procédés particuliers et qu'il est inutile d'énumérer ici. Il ne quittait Justin ni jour ni nuit, rectifiant sans cesse ses jugements dans des termes qu'il savait devoir donner à l'aveugle les idées les

plus justes de la réalité. Aussi Justin, qui avait un désir insatiable d'apprendre, fit-il de rapides progrès.

Il est vrai que le zélé précepteur avait trouvé, pour l'accomplissement de sa longue et difficile tâche, deux excellents auxiliaires dans Mme et Mlle Laclos. La mère de Justin exigeait qu'on eût pour lui un respect, un dévouement qui tenaient du fanatisme, et elle même en avait donné l'exemple. Aussi Zoé s'était-elle habituée dès la plus tendre enfance à considérer son frère comme une sorte de divinité à laquelle il fallait nécessairement obéir, devant laquelle il fallait abjurer toute personnalité. Fidèle à ce système d'abnégation, elle embrassa les goûts de Justin afin d'être la compagne nécessaire de tous ses instants, et M. Sandons eut ainsi deux élèves au lieu d'un. Elle étudia tout ce qu'on faisait étudier au jeune aveugle, et souvent ses explications naïves, ses encouragements affectueux vinrent en aide aux efforts du précepteur. Elle s'instruisait afin de pouvoir lui répéter ses leçons ; elle avait mis toute son organisation au service de ce frère chéri ; il était la tête qui pense, elle était la main qui agit.

Après la mort de Mme Laclos, M. Sandons ne quitta pas l'habitation de Grandpré ; il était l'exécuteur testamentaire de la défunte, et par ses recommandations expresses, il devait passer le reste de ses jours avec ses deux élèves. Cependant, quand l'éducation de Justin fut finie et quand il eut rendu à ses pupilles les comptes de sa tutelle, le bon vieillard allait parfois dans une province voisine faire visite à quelques parents qui lui restaient, et Zoé restait seule avec son frère à Grandpré. C'était alors que, seule responsable de la sûreté du jeune aveugle, Mlle Laclos redoublait de soins pour le préserver de tout accident. Si Justin, ce qui n'arrivait jamais, eût fait une chute, la pauvre Zoé eût cru voir la nuit suivre l'ombre de sa mère venir lui reprocher sa coupable négligence. Aussi ses attentions étaient si minutieuses, si incessantes, que Justin, un peu irritable malgré la bonté de son cœur, en était parfois impatienté et surtout humilié.

En effet, on aurait tort de s'imaginer que le jeune aveugle se crût réellement dans une position d'infériorité vis-à-vis des autres hommes. Cet instinct étonnant, ce miraculeux pressentiment de la réalité que la nature lui avait donné en compensation de ce qui lui manquait, le rendaient fier au-delà de toute expression. Il sentait qu'avec moins de moyens il parvenait à peu près au même but que le commun des hommes ; et que, malgré son organisation incomplète, il n'en avait pas moins une supériorité morale sur la plupart de ceux au milieu desquels il vivait. Il était blessé profondément qu'on pût le croire incapable d'ac-

complir sans aide les principaux actes de la vie usuelle, et il n'avait pas tenu à lui qu'on n'eût fait disparaître depuis longtemps ces singulières précautions dont la tendresse maternelle l'avait entouré ; c'était même là le sujet ordinaire de ses railleries à la bonne Zoé, qui ne savait résister qu'en se mettant à couvert derrière les ordres exprès de sa mère défunte, autorité qui avait toujours été sacrée pour le jeune Lacos.

Un dimanche matin, pendant une des absences que M. Sandons faisait de temps en temps pour aller visiter sa famille, Justin, seul dans sa chambre au premier étage, attendait que Zoé vint le prendre pour aller à la messe au village voisin. On était en été, et la fenêtre était ouverte sur une belle campagne qu'éclairait le brillant soleil de mai. Des hirondelles passaient et repassaient devant cette fenêtre en poussant des cris joyeux, et le jeune aveugle se promenait dans sa chambre en sifflant, aussi joyeux et aussi heureux qu'elles.

L'extérieur de Justin, comme nous l'avons dit, ne répondait en rien à l'idée qu'on se fait vulgairement d'un aveugle. C'était un beau garçon au visage calme, aux lèvres souriantes. Son œil bleu, limpide, un peu égaré, se tournait parfois vers la lumière, comme s'il eût pu en ressentir les effets, et il disait quelquefois en plaisantant qu'il avait la même faculté que l'aigle, celle de regarder fixement le soleil. Ses longs cheveux blonds tombaient en boucles sur ses épaules, et tout son extérieur attestait une certaine coquetterie caractéristique. Sa redingote était du plus fin velours gros-vert à boutons de jais, sa cravate et son gilet étaient de soie, et son léger pantalon son été de l'étoffe de la plus douce au toucher. Ne pouvant juger des couleurs, l'aveugle voulait dans ses vêtements le moelleux, le poli, qui pour lui constituaient le beau et le précieux. La chambre même où il se trouvait portait le cachet de ce goût singulier pour les sensations qui proviennent du tact et de l'ouïe. Pas de formes aiguës, pas d'angles droits, pas de corniches dans les jolis meubles qui la décoraient, mais des ronds, des méplats, des contours fondus. Tout était admirablement combiné pour flatter le toucher d'une main délicate, et on avait fait disparaître toute aspérité qui eût pu l'offenser. Des tentures élastiques revêtaient les murs ; les fauteuils étaient de velours, les ridoux des étoffes les plus satinées.

A voir Justin dans cette chambre qui avait toujours été la sienne, un observateur non prévenu n'eût pu croire qu'il fût privé de la vue ; il y avait dans sa démarche, dans ses allures une aisance inconcevable. Son pas était assuré, ses mouvements pleins d'abandon. Chaque recoin de cette pièce semblait familier à l'aveugle, comme au petit oiseau le nid qu'il a façonné de brins de

mousse et de laine apportés un à un. Il allait, revenait, s'arrêtait, fredonnait un air comme un jeune étourdi qui donne un libre cours à sa bonne humeur.

Un moment il s'arrêta devant la fenêtre ; sans doute il ne pouvait admirer ce beau soleil qui éclairait en ce moment la campagne, les riches couleurs, les formes harmonieuses qui se mélaient, se groupaient, pour former des arbres, des montagnes, des prairies, des ruisseaux, mais il entendait le gazouillement des hirondelles qui voltigeaient autour de la maison, les cris joyeux des insectes dans les buissons, le murmure du jet d'eau dans le jardin ; il sentait une brise tiède et parfumée se jouer autour de son front : il saisissait enfin le peu qu'il pouvait dans les sensations délicieuses que lui envoyait la riche nature étalée devant lui, et ce peu suffisait sans doute pour le ravir d'aise et d'admiration, car il resta un moment silencieux, dans une sorte de contemplation.

Puis tout à coup il s'éloigna vivement de la fenêtre en poussant une exclamation d'étonnement. Un bruit lointain qui eût été à peine appréciable à l'ouïe d'une personne ordinaire venait de se faire entendre distinctement à l'oreille exercée de Justin ; c'était le son de la cloche de la paroisse, située au village de Saint-Florent, à près d'une lieue de là.

Le jeune aveugle ne fit qu'un saut jusqu'au magnifique piano de palissandre qui était tout ouvert à l'autre extrémité de la chambre. Il exécuta rapidement et avec une sorte d'impatience enfantine un motif brillant, animé, qu'il termina brusquement par un point d'orgue plein et sonore comme un signal. A peine les sons s'étaient-ils éteints dans l'instrument qu'une portière se souleva et une charmante jeune fille en robe blanche et en chapeau rose s'élança dans la chambre : c'était Mlle Lacos.

Zoé était plus petite que son frère, mais au premier coup d'œil il y avait entre eux une telle ressemblance qu'on eût pu les prendre pour jumeaux. Seulement, ses yeux vifs et pleins de feu donnaient à ses traits cette vitalité qui manquait à la physionomie plus grave de Justin. Elle sembla prête à se mettre en route pour la paroisse, car elle tenait à la main son ombrelle incertaine et rien ne manquait à sa toilette fraîche et gracieuse. Son premier mouvement fut de se jeter au cou de Justin en disant avec un peu d'inquiétude.

—Frère, je t'en prie, te ne fâche pas.

—Il faut donc vous appeler aujourd'hui petite coquette ? dit Justin en souriant avec malice. Oh ? oh ! quelle toilette ! continua-t-il en passant légèrement la main sur la parure de sa sœur ; je ne suis plus étonné qu'on m'ait fait entendre une grande heure ! Et pourquoi tout ce luxe, ma

bonne petite sœur ? Est-ce pour les paysans de la paroisse que tu as fait tous ces frais d'élégance, ou pour ce bon vieux curé qui chante si faux ?

— Oh ! non, mon frère, répondit Zoé avec un petit air d'importance ; tu ne sais donc pas ? Il y aura aujourd'hui des étrangers à la messe de Saint-Florent.

— Des étrangers ! Je ne sais quels étrangers peuvent venir à notre paroisse, si ce n'est ces gros marchands de bœufs qui exalent une si affreuse odeur de tabac et d'air mêlés ensemble ?

— Tu oublies les dames qui sont arrivées tout récemment à la Pommerie... Des dames de Paris, rien que cela ! Elles sont pourtant venues ici pour te rendre une visite avec ce monsieur si élégant qui les accompagne. Mais tu ne veux recevoir personne, pas même de bons voisins qui te font des politesses et des avances !

Et Zoé étouffa un soupir dont elle voulait dérober l'existence à son frère.

— Allons, dit Justin d'un air boudeur, tu vas me tourmenter encore sur ce vilain sujet-là ? Pourquoi veux-tu que je reçoive de stupides curieux qui viennent me visiter comme animal inconnu ? Ces gens-là ne peuvent croire qu'un aveugle soit autre chose qu'un vieillard en guenilles, conduit par un chien et râclant du violon ! Leur curiosité, tu l'avoueras, n'est pas de nature à me rendre bien fier ; et puis il faut écouter les observations, les jérémiades : " Pauvre jeune homme ! C'est bien dommage ! Qui s'en serait douté ! " Ils s'imaginent que leur pitié m'est absolument nécessaire, et qu'ils me doivent bien cela pour ma peine de m'être montré. Dieu me pardonne, mais je crois que s'ils osaient tirer leur bourse et m'offrir un gros sou... Mais, tiens, faisons cela. Quand je ne ris pas de ces visiteurs imbéciles, il faut que je me mette en colère contre eux, et en ce moment je ne veux pas me fâcher, ma bonne petite Zoé !

En même temps, il déposa encore un baiser sur le front pur de la jeune fille. Celle-ci sembla encouragée par cette marque d'affection, et continua avec un peu d'hésitation en baissant la voix :

— C'est que... Tu ne sais pas ce qu'on m'a dit encore, mon frère ? Il paraît que ce jeune élégant qui accompagne les dames de Francheville, et qui doit passer la belle saison avec elles à la Pommerie...

— Et bien ?

— Et bien, on dit que c'est un savant professeur de médecine à Paris ! Et si tu voulais profiter de l'occasion...

Elle fut interrompue par un bruyant éclat de rire que poussa Justin.

— J'ai le mot de l'énigme ! s'écria-t-il d'un ton

goguenard ; je me doutais bien qu'il y avait dans tout ceci quelque chose dont je découvrirais tôt ou tard le secret ! Et ne m'as-tu pas dit que nous rencontrions souvent cet étranger dans nos promenades ?

— Oui mon frère, dit Zoé en rougissant

— C'est cela ! le savant médecin de Paris rôde autour de chez moi, et un de ces jours il va nous tomber ici comme une bombe ; on va regarder mes yeux ; on va me promettre une guérison radicale pour la quinzaine ; on va sortir les bistouris et me martyriser à discrétion pendant six mois... et au bout de tout cela, on s'avisera de s'apercevoir que ma maladie est incurable ; ce qui est vrai, Zoé !

— Mon frère !

— Si ce médecin se présente chez nous encore une fois, fais-moi l'amitié de le mettre à la porte.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais ! Sandons sait combien la faculté m'a fait souffrir à Paris, et je ne me soucie pas de souffrir encore des opérations : interminables et inutiles ; mon cas est incurable, je le sais, et cela m'est fort indifférent. Que le monde et les médecins s'en aillent au diable ! Et nous, continua-t-il brusquement en changeant de ton, allons à la messe !

Il eût été imprudent à Zoé d'insister sur un pareil sujet, au moment où elle voyait son frère si mal disposé pour les hommes en général et pour les médecins en particulier. Aussi elle changea de conversation, et elle dit à Justin en lui présentant sa canne et son chapeau.

— Frère, tu as donc renvoyé Pierre et Jeanne-ton !

Il est bon de savoir que Pierre, un jeune drôle de vingt ans, fils d'un fermier de Jusun et Jeanne-ton une grosse paysanne, formaient tout le domestique des deux orphelins.

— Oui, Pierre est allé porter à la ville, chez le notaire, des papiers importants ; et quant à Jeanne-ton, elle est déjà partie pour la paroisse. Mais pourquoi toutes ces questions, ma petite Zoé ?

— C'est que, mon frère, répondit Mlle Laelos avec embarras, nous allons être obligés de faire seuls le chemin de Saint-Florent, et je crains...

— Voyons que crains-tu ?

— Ecoute, mon frère, tu sais que les paysans de ce pays ne nous veulent pas de bien. Tu es d'une sévérité si rigide à l'égard de nos voisins ! tu ne veux pas comprendre que même quand on a de son côté la justice et le bon droit, il faut souvent faire de grandes concessions ! Les procès que tu as gagnés contre les gens de cette commune t'ont fait beaucoup d'ennemis... Et si l'un de ces malheureux nous rencontrait dans un endroit écarté, moi si faible, et toi...

Elle allait dire ; Et toi, aveugle ; mais elle se

retint à temps en apercevant dans les muscles du visage de son frère un léger mouvement dont elle connaissait la signification, et elle se hâta de terminer en balbutiant :

—Enfin, mon ami, je pense que nous ferions bien de descendre à la ferme pour prier quelqu'un des fils de Guillaume de nous accompagner.

Le jeune aveugle resta pensif pendant quelques secondes et reprit d'un ton mélancolique :

—Serait-il vrai, ma sœur, que toi aussi tu blâmes ma conduite à l'égard de cette race pillarde et tracassière qui nous entoure ? Ne fallait-il pas défendre contre elle les biens que notre père et notre mère nous ont laissés ? Tu sais, ma Zoé, combien j'ai été patient, parce que ces gens, me disais-tu, étaient poussés au vol par la misère ; mais il a fallu enfin porter remède au mal.— Nos propriétés étaient comme une proie à tous les manans des environs, parce qu'ils me croyaient incapable de les défendre. A deux lieues à la ronde on se chauffait avec le bois de l'aveugle, on ne nourrissait les troupeaux qu'avec le foin coupé dans les prairies de l'aveugle ; j'ai dû prouver enfin à tous ces misérables que je sais au besoin comment m'y prendre pour arrêter ces déprédations. Si j'ai été trop sévère, ma sœur, est-ce donc à toi de me le reprocher ?

—Oh ! non, non, Justin, dit la jeune fille avec émotion ; ce n'est pas là ce que je veux dire.— Mais ces gens ne savent pas combien tu es bon ; ils sont montés contre toi et il serait possible que quelqu'un d'eux.

—Que m'importe toute cette canaille ! dit l'aveugle avec dédain ; va, va, ils sont trop lâches pour oser attaquer un homme disposé à se défendre. Il est vrai, continua-t-il, en se retournant du côté de sa sœur avec une visible expression de tristesse, que tu me considères plutôt comme un enfant qui a lui-même besoin d'un protecteur que comme un homme capable de te protéger dans un danger. Aussi, ma Zoé, si tu crains quelque chose en m'accompagnant jusqu'à Saint-Florent, tu peux rester ici. J'irai seul ; tu sais que cela m'est facile.

Avant qu'il eût terminé ces paroles, la jeune fille s'était jetée à son cou en pleurant, et elle dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

—Justin ! ingrat ! peux-tu me parler ainsi ? Tu sais bien que c'est pour toi, pour toi seul que j'éprouve des inquiétudes ? Justin, pourquoi me reprocher toujours de n'avoir pas oublié les recommandations que me fit notre mère à son lit de mort ?

Justin était lui-même profondément ému.

—Allons, Zoé, reprit-il en se dégageant doucement, tu es une bonne et charmante enfant, quoique trop craintive ; notre pauvre mère t'a laissé toute son affection et aussi toute sa faiblesse pour

moi. L'une et l'autre vous vous êtes exagéré le malheur de mon existence, quoique je ne puisse vous en blâmer. Mais laissons ce sujet, ma sœur, et puisque tu veux bien te fier à ma force et à mon courage, partons bien vite, l'heure nous presse, et sois assurée que tout inoffensif que tu me supposes, je saurai bien te faire respecter au besoin.

En même temps il agita avec une sorte de complaisance un gros jonc à pomme de métal qui avait appartenu à son père, et qui pouvait, dans un cas de nécessité être d'un grand secours.— Zoé sourit tristement à cette démonstration belliqueuse et se prépara à suivre son frère, cherchant devant une glace à faire disparaître la trace de ses larmes.

—Allons ! en route, ma petite sœur ! dit gaillardement Justin, qui avait déjà retrouvé toute sa gaieté

Et sans attendre de réponse il sortit de la chambre en sautillant, franchit les escaliers quatre à quatre par une sorte de bravade. Il traversa, toujours en courant, le corridor conduisant à la porte extérieure. Arrivé là, il franchit d'un seul bond le talus que sa mère avait fait pratiquer autrefois pour remplacer les marches du perron. C'était un tour de force que Justin ne manquait jamais d'exécuter chaque fois qu'il était en liberté, comme pour se convaincre lui-même de l'inutilité des précautions qu'on avait prodiguées autour de lui.

Après ce saut périlleux, qui prouvait autant sa force et son agilité qu'une connaissance parfaite de la localité, il s'arrêta fièrement, et se retourna vers sa sœur pour recevoir les éloges qu'il attendait de Mlle Lacos. Cette fois, il fut trompé dans son attente ; Zoé referma la porte de la maison, prit d'un air distrait le bras que son frère lui présentait, et ils se mirent à marcher en silence dans la direction de la paroisse.

## II.

Justin et Zoé Lacos, en quittant Grandpré, suivaient un de ces chemins de petite vicinalité qui, dans le Berry et dans le Limousin, sont par moment à peine assez larges pour que les deux roues d'une charrette à bœufs puissent passer entre haies qui les bornent, puis qui s'évasent tout à coup de manière à occuper un vaste espace, suivant que le terrain qu'ils traversent est plus ou moins productif. De temps en temps un ruisseau descendu de quelque montagne voisine les coupe sans façon, et le piéton doit se trouver fort heureux lorsque l'insouciance des passants a laissé deux ou trois grosses pierres, afin qu'on puisse continuer sa route sans se mettre dans l'eau quelquefois jusqu'à mi-jambes. De profondes ornières sillonnent ces chemins ; et quand elles ont été deséchées par les cha-

leurs de l'été, elles forment des crevasses dans lesquelles les faux pas sont faciles. Enfin des châtaigniers, des chênes et d'autres arbres pour lesquels il n'est besoin d'aucune culture projetent à chaque instant des branches mortes dans l'étroit espace laissé pour le passage, et malheur au promeneur qui ne s'occupe pas également des obstacles qui menacent à la fois son visage et ses pieds.

On conçoit ce qu'une pareille route avait de fatigant et même de dangereux pour le jeune aveugle. Cependant, sous prétexte qu'elle était trop étroite pour deux personnes de front et qu'il fallait se rapprocher le plus possible de l'ombre des arbres qui bordaient le chemin, Justin avait quitté le bras de sa sœur et s'avancait d'un pas ferme et assuré. Le chemin lui était trop familier pour qu'il n'en connût pas tous les détours. Il évitait parfaitement les ornières qui en raiaient parallèlement les deux extrémités, en marchant sur la ligne même qu'avaient dû suivre les bœufs conducteurs. Quant aux ronces et aux branches mortes, il lui était plus difficile de s'en garantir si Zoé, qui le précédait de quel que pas, n'eut, à son insu, écarté doucement avec la main le feuillage parasite. D'autres fois elle se contentait de heurter la branche, comme par hasard, de l'extrémité de son ombrelle, qu'elle avait ouverte, car le soleil était brûlant, et ce bruit, tout léger qu'il était, suffisait pour avertir le jeune aveugle de la nature et de la distance de l'objet qui pouvait le blesser. Ce petit manège durait déjà depuis quelques instants, lorsqu'un mouvement un peu trop étourdi de Zoé découvrit tout au pointilleux Justin. Cependant il ne se fâcha pas, comme cela lui arrivait quelquefois, des soins dont il était l'objet, et il dit à sa sœur du ton de la plaisanterie :

—Ah ! je t'y prends encore, petite fille ! pourquoi toujours t'occuper de moi ? Voyez le beau dommage quand une branche de ces châtaigniers me toucherait le visage ? Si nous étions en automne et si l'arbre avait ses fruits hérissés de piquants, je ne dis pas... mais aujourd'hui ! en plein mois de mai ? D'ailleurs tu sais bien que mes yeux ne risquent rien, quoique des flatteurs m'aient dit bien souvent qu'ils étaient aussi beaux et aussi purs que les tiens.

Zoé, sous prétexte de continuer la conversation que son frère avait entamée, se plaça à son côté de manière à pouvoir surveiller plus exactement ses mouvements et à être plus tôt prête à le garantir de tout accident.

—Oui, Justin, dit-elle en le couvrant de son ombrelle pendant qu'elle-même restait exposée à toute l'ardeur du soleil, tes yeux sont beaux il est vrai, mais je voudrais au prix de tout mon sang qu'il ne leur manquât pas....

—Allons donc, enfant ! interrompit l'aveugle en riant, n'ai-je pas les tiens, auxquels il ne manque rien et dont je fais un fréquent usage ? Mon Dieu, Zoé, pourquoi toujours t'apitoyer sur mon malheur imaginaire ? Je pardonne cette folie à ceux qui ne me connaissent pas et qui se croient obligés de me faire l'aumône de leur pitié. Mais toi, Zoé, toi qui sais combien je regrette peu cette lumière dont vous me parlez sans cesse, je ne comprends pas tes éternels regrets et tes plaintes amères ! Mais je suis heureux, ma sœur, je suis heureux, entends-tu bien, et je me soucie fort peu d'être privé d'un avantage dont malgré toutes vos explications, je ne puis comprendre tout le prix. Avec toi, Zoé, avec mon cher précepteur, Saudons, je ne crains rien, je ne désire rien ! et si le souvenir de notre bonne mère, qui nous a été ravie trop tôt, ne venait parfois attrister ma pensée....

Zoé s'arrêta comme pour obliger son frère à prêter une plus grande attention aux paroles qu'elle allait prononcer :

—Écoute, Justin, lui dit-elle d'une voix mélancolique, ce qui m'inquiète, c'est une parole de cette excellente mère que nous pleurons tous les jours. Je me rappelle toujours un mot qu'elle prononça quelques mois seulement avant le moment affreux où nous l'avons perdue. "Justin, disait-elle, Justin sera heureux peut-être tant qu'il aura les goûts et les habitudes de l'enfance, mais qui sait ce qui arrivera de lui quand l'âge des passions sera venu !" Et cette parole, mon frère, elle est restée dans ma mémoire comme une prophétie de la sainte femme qui nous aimait tant.

Ils continuèrent leur route en silence. Le souvenir que Zoé venait d'éveiller avait rendu Justin tout pensif. Enfin pourtant il se redressa et dit lentement à sa sœur :

—Eh bien, Zoé, pourrais-tu me dire ce que c'est que l'âge des passions ?

—Mais... je ne sais trop, mon frère, dit Zoé, aussi naïve et aussi inexpérimentée que son frère des choses de la vie.

—Alors, pourquoi nous effrayer d'un danger que nous ne connaissons pas ? dit Justin avec une insouciance peut-être affectée.

Ils étaient arrivés à un endroit où le chemin, n'étant plus resserré entre deux haies sombres et touffues, s'élargissait tout à coup et laissait le regard s'étendre jusqu'aux extrémités de l'horizon. A droite et à gauche étaient des pièces de blé vert encore, mais dont les épis déjà formés ondulaient au souffle de la brise avec les blucts, les nielles et les coquelicots dont ils étaient parsemés. En face des promeneurs, à un quart de lieu environ, se montrait le clocher bizarre de la petite et vieille église paroissiale ; çà et là s'élevaient quelques fermes ou quelque pauvres

chaumières, mais on n'apercevait aucun habitant, et la campagne était comme abandonnée à cette heure consacrée à la prière.

Cependant Justin resta immobile tout à coup et l'oreille penchée du côté d'un des champs voisins dont il était propriétaire, il fit signe à Zoé de garder le silence. La jeune fille s'arrêta à son tour et prêta l'oreille, mais elle ne put entendre autre chose que le frémissement des épis qui se heurtaient l'un contre l'autre à chaque souffle du vent.

— N'as-tu rien entendu ? demanda l'aveugle à voix basse.

— Non, mon frère, répondit Zoé de même.

— Eh bien, moi, je suis sûr d'avoir entendu le bruit d'une faucille dans ces blés qui ne seront mûrs que dans un mois, et je sens une odeur de verdure qui ne peut me tromper. Zoé, je suis convaincu que quelqu'un de nos pillards de voisins a profité du moment où tout le monde est à la paroisse pour venir faire du dégât dans nos blés ! Je parie que ce drôle de Jean Pouloux, qu'on appelle je ne sais pourquoi le Cuirassier, ou quelqu'un de sa clique....

— Oh ! mon frère, peux-tu penser....

— Silence ! dit brusquement l'aveugle.

Cette fois, Zoé elle-même entendit distinctement plusieurs voix prononcer quelques paroles en patois, et en même temps elle aperçut en différents endroits de la pièce de blé les épis s'agiter et disparaître comme foulés aux pieds ou arrachés par des déprédateurs invisibles.

— Qui va là ? s'écria Justin d'une voix forte et irritée.

A cet appel brusque et inattendu, les têtes de deux ou trois enfants malpropres et misérables se montrèrent au-dessus de la nappe mobile de chaume vert. L'aîné avait sur ses épaules une énorme gerbe que les deux cadets venaient de préparer en commun avec lui et qu'il se disposait sans doute à emporter. A la vue de Justin et de Zoé les trois petits voleurs restèrent un moment ébouffés et comme pétrifiés. Mais l'aîné, revenu le premier de son étonnement stupide, donna le signal de la fuite en jetant son fardéau et en s'écriant de toute la vigueur de ses poumons :

— L'aveugle ! l'aveugle ! sauvons-nous !

— Tu avais raison, Justin, dit Zoé avec inquiétude ; ce sont les enfants du cuirassier, l'homme le plus dangereux du pays et notre ennemi mo tel !

Mais Justin, en entendant les mauvais garnements s'enfuir à travers le blé, qu'ils écrasaient sans pitié, était entré dans une colère terrible.

— Drôles, pillards, engeance maudite ! cria-t-il avec rage, votre ivrogne de père n'est donc pas content du procès que jo lui ai fait déjà et qui l'a ruiné ? Je vous ferai chasser du pays, et

je ferai mettre en prison toute votre race des bandits et de vauriens, allez ! Je vous retrouverai, soyez-en sûrs, et vous verrez si votre mauvais sujet de père me fera peur !

Mais, pendant qu'il parlait, les enfants étaient sortis du champ et avaient disparu à l'autre extrémité derrière un pli du terrain. Zoé chercha à calmer son frère et à l'entraîner, de peur de mauvaise rencontre dans ces lieux déserts ; mais Justin ne céda pas facilement : il voulait s'assurer que les maraudeurs ne reviendraient pas enlever les gerbes qu'ils avaient été obligés d'abandonner. Cependant Zoé, dont les inquiétudes étaient plus vives de moment en moment, devint si pressante que l'aveugle ne résista plus.

— N'importe ! reprit-il enfin en continuant sa route, l'affaire n'en restera pas là : il faut que tout cela finisse. Couper du blé vert dans un champ qui n'est pas à soi est un crime sévèrement puni par la loi ! nous verrons ; je jure que ce misérable Cuirassier me le paiera ! il est temps enfin de faire un exemple qui avertisse les autres.

— Mon frère, dit Zoé avec douceur, à quoi t'a servi déjà de faire condamner cet homme à des dommages-intérêts considérables pour le tort qu'il t'a fait l'hiver dernier ? Il n'a plus rien, sa famille et lui vivent d'aumônes et de pillage.

— Je les ferai tout arrêter comme voleurs et vagabonds, et le pays en sera débarrassé.

— Mais on les relâchera plus tard, et quand ils reviendront, ils ne seront que plus acharnés contre toi ; n'ayant rien à ménager ni rien à perdre, ils seront plus dangereux que jamais.

— Il faut donc, ma sœur, que je les laisse ravager à leur aise nos propriétés ? demanda Justin d'un ton d'humeur.

— Non, mon frère ; mais il faut pardonner beaucoup à la misère qui les pousse. Si tu savais combien ils sont malheureux ? Pierre, qui a passé il y a quelques jours près de la maison que le Cuirassier s'est bâtie, là derrière le taillis, m'a dit qu'on ne pouvait rien voir de plus triste et de plus pitoyable : une hutte faite en branchage et recouverte d'une couche de boue ; de la paille pour toit, pas de meubles, pas de lit ! et c'est là que toute la famille a passé l'hiver rigoureux que nous venons de quitter. La vieille mère Poulloux, qui a près de quatre-vingt ans, le Cuirassier, les trois enfants, tout cela couché par terre sur des feuilles sèches. Le plus souvent ils manquent de nourriture ; c'est à faire saigner le cœur !

— Sont-ils réellement si malheureux ? demanda Justin dont la colère s'éteignait peu à peu à mesure que Zoé parlait ; ce cuirassier est fourré dans le cabaret de Saint-Florent cès qu'il a quelque argent, et j'ai entendu dire que sa femme, la mère de ces trois petits drôles qui

étaient là toute à l'heure, était morte par suite des mauvais traitements qu'il lui avait fait souffrir.

—Ce n'est pas du Cuirassier qu'il s'agit mon frère, mais de sa vieille mère, de ses enfants qui mourront de faim si on le leur enlève !

Bien que le jeune aveugle exigeât des autres la justice rigoureuse qu'il exerçait envers tous, il avait le cœur bon, et le récit que lui avait fait Zoé l'avait vivement touché.

—Eh bien, soit, ma petite sœur, reprit-il, après avoir fait quelques pas en silence, je n'exercerai aucune poursuite contre ces gens-là ; et même, puisque tu m'assures qu'ils sont si pauvres, envoie-leur quelque argent, mais en secret ; et fais-leur bien dire que je n'ai pas connaissance de cette aumône, que je suis toujours irrité contre eux... Peut-être cela leur inspirera-t-il de meilleurs sentiments.

—Oh ! que tu es bon, mon frère ! dit Zoé avec une joie naïve ; mais je leur ai déjà fait des aumônes, et hier soir encore j'ai envoyé à la mère Poulloux quelques sous pour qu'ils puissent avoir un morceau de viande à leur dîner aujourd'hui dimanche.

—Ils sont, ma foi bien reconnaissants, dit Justin avec un sourire ironique.

Zoé ne répondit rien, car elle ne voulait pas avouer à son frère que le principal motif de sa charité envers les Poulloux provenait de la crainte où elle était que l'un d'eux n'attaquât Justin quelque jour où il parcourrait sans défiance ses propriétés ; elle ne voulait pas avouer non plus que, pourvu qu'on n'inquiétait pas son frère, le saccagement des blés, le pillage des fourrages et des bois lui étaient fort indifférents. De telles craintes eussent éveillé dans Justin des susceptibilités que Zoé croyait plus prudent de laisser dormir en ce moment.

Cependant, Mlle Laclos était loin d'être tranquille sur sa situation présente ; elle savait qu'il fallait passer à quelque distance de la misérable demeure des Poulloux. Sans doute déjà les enfants étaient allés raconter la chaude alarme que leur avait donnée Justin et les menaces qu'il leur avait adressées. Elle connaissait assez l'impudence de celui qu'on appelait le Cuirassier, pour craindre que cet homme ne vînt insulter Justin, qu'il ne supposât pas capable de se défendre. Aussi fut-elle plus effrayée que surprise lorsqu'à un coude que faisait le chemin, elle aperçut tout-à-coup à sa droite, sur une éminence, une pauvre hutte et, sur le chemin même, assez près pour qu'il ne fût plus possible de les éviter, toute la famille Poulloux et le Cuirassier qui, à la vue de Justin et de sa sœur, s'approcha d'eux d'un air menaçant.

Poulloux était un grand gaillard de près de six pieds, et qui eut sans doute été terrible si

sa force eût répondu à sa taille colossale ; mais il était si maigre, si efflaqué, la misère et la débauche avaient tellement éterné ce grand corps étique, qu'un souffle eût paru suffisant pour le renverser. Sa barbe noire et inculte faisait ressortir encore la pâleur livide de son teint et la rougeur de son nez bourgeonné ; son aspect était sinistre et hideux. Les vêtements en haillons qui le couvraient n'étaient pas non plus entièrement de la forme et de l'étoffe des vêtements que portent les paysans. Il avait un habit noir en lambeaux, qui, bien qu'il ne fût pas d'une coupe tout-à-fait moderne, avait dû pourtant donner une tournure cosquée à son premier propriétaire quelque vingt ans auparavant. Son pantalon de la toile la plus grossière eût juré avec ce débris informe d'une aisance passée, si le gilet d'une étoffe de laine, assez commune du reste, n'eût servi de transition assez heureuse entre les guenilles de paysan et les guenilles de bourgeois réunies sur sa personne. Un méchant bonnet de police crasseux et posé sur l'oreille complétait ce costume qui convenait parfaitement à un Robert-Macaire de village.

Cet homme était originaire du pays ; mais, parti comme conscrit pendant les guerres de l'empire, il n'avait rapporté, au bout de sept ans de prétendus services militaires, que des vices ignobles et une incorrigible paresse. En réalité, presque tout ce temps s'était passé pour lui dans les prisons et les salles de discipline où ses desertions, son ivrognerie, ses querelles le rejetaient sans cesse dès qu'il en était sorti par hasard. Cependant le Cuirassier (car c'était réellement dans ce corps d'élite qu'on avait placé d'abord Jean Poulloux, eu égard à sa haute taille,) le Cuirassier donc, de retour dans son pays, avait une espèce d'argot de corps-de-garde qui en imposait aux paysans de son voisinage. Bien qu'il fût plus pauvre que les plus pauvres d'entre eux, il exerçait sur eux une sorte d'autorité. D'ailleurs on le savait dangereux, et ceux qui le connaissaient le mieux le croyaient capable de tout. Le bruit courait, comme nous le savons déjà, qu'il avait tué sa femme dans un accès de colère, et tout faisait supposer que ce bruit était fondé. Enfin, on allait jusqu'à dire qu'il avait plus d'une fois battu sa mère, l'horrible vieille jauno et déguenillée qui fit sa quenouille de chanvre sur le bord du chemin ; et ses enfants demi-nus et souffreteux portaient toujours des marques de son épouvantable brutalité.

Tel était l'homme qui s'avancit au-devant de Justin et de sa sœur, dans des dispositions sans doute très-peu pacifiques ; et pour augmenter encore le dégoût qu'inspirait sa vue seule, le Cuirassier venait de s'enivrer avec

l'argent que Zoé lui avait fait remettre la veille dans d'autres intentions.

A la vue du Cuirassier, Mlle Laclos frissonna ; elle se serrait contre son frère en l'avertissant tout bas de l'approche de ce misérable : mais Justin se contenta de sourire d'un air de mépris et continua son chemin.

Le Cuirassier, arrivé à quelque pas du frère et de la sœur, se posa insolemment au milieu de la route comme pour leur barrer le passage, et dit d'une voix rauque en portant la main à son bonnet de police pour saluer Mlle Laclos :

—Pardon, excuse, mademoiselle, mais je voudrais sauf votre permission, avoir quelques mots de conversation, entre-z-hommes, avec ce particulier-là.

Il désignait Justin, dont Zoé continuait de tenir le bras,

—Laissez-nous tranquilles ! dit brusquement l'aveugle en cherchant à passer outre ; nous n'avons pas affaire à vous.

—Allons, Poulloux, dit la jeune fille toute pâle et tremblante, éloignez-vous ; mon frère m'a déjà promis qu'il ne ferait aucune poursuite contre vous pour les dégâts que vos enfants ont commis dans nos blés ; seulement que pareille chose n'arrive plus.

Mais le misérable resta immobile, et dit d'un ton de politesse soldatesque en s'adressant toujours à Zoé :

—Pardon, excuse, mademoiselle ; le Cuirassier est galant et sait les égards qu'il doit à *sesque*. J'ai été soldat français et je suis incapable de manquer à l'honneur envers une personne féminine qui a eu des procédés pour moi et pour ma famille. Enfin, suffit. Quant à ce pékin continuait-il en toisant Justin d'un air fanfaron, j'ai deux petits mots à lui dire entre quatre-z-yeux, parce que, voyez-vous l'affaire ne peut pas s'arranger comme ça.

—Ah ça ? aurez-vous bientôt fini ! s'écria l'aveugle avec impatience ; moi, je n'ai rien à vous dire, sinon que vous êtes...

—Mon frère, murmura Zoé à son oreille, ne l'irrite pas ; il est ivre, il ne sait ce qu'il fait.

—Pardieu ! je le sens bien qu'il est ivre, répondit Justin en se détournant avec un profond dégoût ; mais qu'il aille cuver son vin et qu'il nous laisse ! autrement...

Il agit sa canne d'un air menaçant ; le Cuirassier fit un pas en arrière et reprit d'un ton d'importance :

—Ce n'est pas ainsi que les choses doivent se passer entre Français. Ce particulier-la a insulté mes fils en les appelant voleurs et canaille, et moi, militaire français en retraite, il m'a traité d'ivrogne et de mauvais sujet ! Ça ne peut pas se passer ainsi ! Il n'ira pas plus loin avant d'avoir dit, une

bonne fois pour toutes, s'il est aveugle ou s'il ne l'est pas, afin de savoir s'il est susceptible de manier la *paille de fer* comme un brave, ou s'il n'est qu'un conscrit incapable de la chose. Et voilà !

En prononçant cette allocution dans laquelle perçaient les doutes des gens du pays sur la cécité de Justin, le Cuirassier posa fièrement un poing sur sa hanche, tandis que de l'autre main il caressait sa sale moustache noire, dans l'attitude d'un fier-à-bras de corps de garde qui faisait l'occasion de molester un inoffensif bourgeois. Justin ne put s'empêcher de sourire de l'étrangeté de la question qui lui était adressée ; mais comme elle flattait son amour-propre, il répondit sans trop de colère :

—Oui-dà, monsieur le cuirassier français ; et vous croyez que si j'avais des yeux comme les vôtres, je n'aurais rien de plus pressé que d'aller faire des armes avec vous, parce que, vous et vos enfants, vous vivez toute l'année des vols que vous me faites ? Allez, mon cher, si vous n'étiez ivre, je vous dirais que vous êtes fou.

Allons, Poulloux, se hâta d'ajouter Zoé pour effacer l'effet des dernières paroles de son frère, vous savez bien que Justin n'y voit pas et qu'il ne peut accepter de duel avec personne.

Le cuirassier prit un air amiable, et, quittant l'attitude majestueuse qu'il supposait capable d'imposer à Justin en lui donnant une grande idée de sa bravoure, il dit avec une apparente satisfaction :

—Si vous m'en répondez, ma jolie demoiselle, cela me suffit ; je lui pardonne pour cette fois à cause de vous. C'est que, voyez-vous, je lui aurais coupé la figure en zig-zag, mille canons ! Il aurait bien fallu qu'il me rendit raison ; mais il est aveugle, n'est-ce pas, tout à fait aveugle, parole d'honneur ?

—Tenez, en voici une preuve, dit Zoé d'une voix étouffée en tendant une pièce de monnaie à l'ivrogne ; et elle ajouta tout bas :

—C'est pour votre pauvre famille !

—Oh ! vous, ce n'est pas la politesse qui vous manque, répliqua le misérable en plaçant l'argent dans sa poche ; mais je voudrais être bien sûr que vous ne me trompez pas.

—Aurez-vous bientôt fini ? s'écria Justin, que Zoé avait toutes les peines du monde à contenir.

Les yeux du vagabond étaient animés et un affreux sourire effleurait ses lèvres.

—Eh bien ! voyons, dit-il en se rapprochant brusquement de Zoé, puisque ce monsieur est aveugle, il ne pourra savoir ce que je fais. Le soldat français est galant et volage.

En même temps il voulut approcher sa bouche impure du frais et gracieux visage de Mlle Laclos, comme pour l'embrasser. Zoé se rejeta vivement

en arrière pour l'éviter en poussant un cri d'horreur. A ce cri Justin devina tout ; il repoussa avec violence le Cuirassier et lui asséna sur la tête un si terrible coup de canne que le vagabond alla tomber à quelques pas de là tout sanglant.

A la vue de cette catastrophe qu'elle avait fait tant d'efforts pour prévenir, Zoé perdit la tête tout-à-fait. Justin au contraire se tint sur la défensive jusqu'à ce que le bruit sourd du corps qui tomba par terre et les gémissements du blessé lui eurent appris que son ennemi était hors de combat.

— Mon frère, mon frère, tu l'as tué ! s'écria la jeune fille avec désespoir en voyant le Cuirassier étendu pre-que sans mouvement à ses pieds.

— Ne crains rien, Zoé ! répondit Justin exaspéré ; le drôle n'est qu'étourdi et il en reviendra ; sa tête est trop dure pour qu'on puisse la lui casser d'un seul coup de canne ; d'ailleurs, quoi qu'il arrive, il a mérité son sort, et ce sera un fléau de moins pour la commune.

Pendant toute la scène qui venait d'avoir lieu, la grand-mère Pouloux était restée impassable à vingt pas de là, indifférente en apparence à ce qui se passait. Les enfants étaient groupés à ses pieds, dans un silence stupide ; mais leurs yeux avaient été fixés pendant tout le dialogue sur les étrangers que leur père osait arrêter avec tant d'impudence. Aussitôt qu'ils le virent tomber ils accoururent en pleurant et en criant, avec leur mère, qui, ayant jeté sa quenouille, s'avança les ongles en avant vers le frère et la sœur. Les enfants s'étaient munis de cailloux et la vieille harpie se fût jetée sur Justin pour le déchirer si Zoé, qui était connue de toute la famille comme nne bienfaitrice, n'eût fait à l'aveugle un rempart de son corps. Ils n'osèrent l'attaquer avec une pareille sauvegarde ; mais s'arrêtant à quelques pas, ils commencèrent un horrible concert de plaintes, de hurlements, de menaces qui s'adressaient à Justin.

— Ça ne te portera pas bonheur, loup-garou ! dit la grand-mère en tendant vers lui ses doigts crochus et décharnés ; c'est ainsi que tu traites le pauvre monde, Lucifer ! Va, tu as beau avoir un bon ange de saur, tu n'es pas moins vendu au diable qui t'étranglera quelque nuit, si les juges de la ville ne te punissent pas pour avoir tué mon fils !

— Ce malheur est arrivé par votre faute, dit Zoé avec reproche : si vous aviez gardé pour vous et vos petits enfants l'argent que je vous avais envoyé. Jean ne se serait pas enivré.

— Il me l'a pris de force, dit la vieille d'un ton sombre ; mais ce n'est pas une raison pour que cet assassinneur....

— Allons donc ! vieille sorcière que vous êtes, répondit Justin d'un air de mépris, au lieu de brailler ainsi vous feriez mieux de porter secours à

votre fils, vous et ces vauriens-là, à qu'il en arrivera quelque jour autant s'ils suivent les traces de leur père !

— Il commence à revenir à lui ! dit Zoé avec joie, en remarquant que le blessé, tout en murmurant des paroles étouffées, semblait faire ses efforts pour se relever sur son séant.

— En ce cas, nous n'avons plus rien à faire ici, dit Justin tranquillement, en jetant sa bourse aux pieds de la mère Pouloux ; tenez, voici de quoi faire soigner cet homme s'il est malade ! D'ailleurs, envoyez chercher au village M. Durand, le chirurgien, et dites-lui que je payerai tout, visites et médicaments. Allons, éloignons-nous, ma sœur.

La vieille ramassa la bourse avec une sorte de défiance et en compta lentement le contenu aux yeux des enfants éblouis. Aucun d'eux ne songeait plus déjà au blessé, qui cherchait tout en jurant, à se remettre sur ses pieds.

— Justin, je t'en supplie, dit vivement Zoé en retenant son frère, retournons chez nous ; n'allons pas au village aujourd'hui ; la messe est finie sans doute. Je suis sûre que la nouvelle de ce fâcheux accident va se répandre, et Dieu sait jusqu'à quel point elle irritera les paysans contre toi.

— Qu'importe ! répondit Justin avec fermeté ; tu vois bien que tu avais tort de penser que je ne saurais pas te défendre !

— Mais, je t'en prie...

— Allons ! viens donc, petite peureuse ! dit l'aveugle en l'entraînant doucement du côté de Saint-Florent.

Zoé jeta un regard en arrière. La vieille et les enfants, reverus de leur contemplation devant les pièces d'argent que Justin leur avait remises, s'étaient avisés enfin de songer un peu à celui dont la blessure leur avait valu une si bonne aubaine. L'aîné, sur l'ordre de sa grand-mère, s'était placé pour soutenir la tête du Cuirassier, tandis que la vieille elle-même cherchait déjà sur le bord du chemin certaines herbes dont elle connaissait les propriétés bienfaisantes pour les blessures. Quant au Cuirassier, il semblait, bien que son visage fût couvert de sang que la connaissance lui revenait graduellement, car il avait déjà appliqué un coup de poing sur l'oreille à un des marmots dont les cris l'importunaient sans doute.

Un peu rassurée, Zoé se laissa conduire vers le village, qui n'était plus qu'à une courte distance. Le jeune Laclou avait été plus ému lui-même qu'il ne voulait le faire paraître des suites de cet événement ; aussi gardait-il le silence, et sans s'en apercevoir avait-il doublé le pas. Zoé reprit enfin, lorsqu'ils n'eurent plus à craindre d'être poursuivis :

—Mon Dieu! Justin, que va-t-il arriver de ce malheureux? Je tremble quand je songe que le coup que tu lui as porté peut être mortel.

—Tu m'es témoin, Zoé, répondit l'aveugle d'un air grave, que je n'ai pas été maître d'agir différemment et que tout autre à ma place eût fait ce que j'ai fait! Il était impossible de tolérer l'insolence de ce misérable, et s'il vient à mourir des suites de cet accident, tu avoueras que j'étais dans le cas de légitime défense et que sa mort ne peut m'être imputée.

—Mais ces enfants, Justin, sa vieille mère, que deviendront-ils!

—Je crois que cet homme était plutôt un fardeau qu'un appui pour sa famille; mais ne t'inquiète pas, Zoé, nous prendrions soin de la grand'mère et des enfants; je te le promets.

Zoé pressa la main de son frère, qu'elle tenait dans la sienne pour diriger sa marche, et au même instant une antique croix de bois qui élevait ses deux bras vermolus au-dessus d'une haie, sur le bord du chemin, l'avertit qu'ils entraient dans le village.

### III.

Saint-Florent, bien qu'on lui donnât le nom de village dans le pays et qu'il eût ses foires mensuelles dans le calendrier du département, n'était réellement qu'un hameau d'une douzaine de maisons dont les principales s'élevaient sur la place de l'église. La maison blanche à volets verts du notaire, le cabaret que l'on reconnaissait à son bouquet de gui desséché suspendu au-dessus de la porte, le presbytère en ruines du desservant étaient les monuments les plus remarquables de cette place caele, raboteuse et dont un des angles était occupé par un enclos de noyers. L'église elle-même était un de ces édifices simples et grossiers dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Ses murailles noires et hérissées de giroflées, de parietaires et d'orpins n'avaient aucun ornement. Le portail, bas et étroit, était seulement décoré de deux maigres colonnettes privées de sculptures. Quant au clocher, il se composait simplement d'un pignon élevé au-dessus du toit et évidé par le milieu de manière à laisser voir son unique cloche, exposée à toutes les intempéries des saisons, ce qui avait donné au métal une sonorité rauque.

Justin et Zoé, en débouchant sur cette place, reconnurent que l'office divin était commencé. Il ne restait plus devant l'église que les esprits forts en sabots pour qui les réunions de chaque dimanche à la paroisse n'étaient qu'une occasion d'échanger leurs denrées et de vendre leurs bestiaux. Les femmes, les jeunes gens et ceux que n'avaient pas touché cet athéisme grossier qui vient de l'ignorance campagnarde

étaient dans l'église, où se faisait entendre cette voix fausse et chevrotante que Justin reprochait si fort à son pasteur. Quant aux sceptiques, qui restaient au seuil de la maison de Dieu, ils allaient et venaient sur la place, riant, disputant et se frappant vigoureusement dans les mains pour la conclusion de leurs marchés, cérémonie qui avait pour résultat ordinaire de conduire les parties contractantes au cabaret voisin.

Cependant ce jour-là un objet nouveau pour eux semblait captiver leur attention et expliquer au moins pour cette fois leur indifférence religieuse. C'était une magnifique calèche attelée de deux chevaux de prix et arrêtée devant le porche de l'église. Un cocher en éclatante livrée était assis sur le siège et regardait de là comme du haut d'un trône les pauvres gens qui, la bouche béante, admiraient ce brillant équipage et se communiquaient à voix basse leurs naïves observations.

—Les personnes nouvellement arrivées à la Pommerie sont ici, dit Zoé avec un sentiment de joie qu'elle ne chercha pas à cacher.

—Que nous importe!

—C'est que, mon frère reprit Mlle Lactos avec embarras, si nous avions besoin de secours....

—Et pourquoi, Zoé, compterais-tu sur des personnes qui nous sont étrangères, que, pour ma part, j'ai peu d'envie de connaître, plutôt que sur moi, ton frère, ton meilleur ami?

Zoé ne savait que répondre, lorsque heureusement pour elle leur entrée dans l'église interrompit la conversation.

L'intérieur du petit temple campagnard était parfaitement en harmonie avec la pauvreté de l'extérieur. Les murs verdâtres et humides n'étaient décorés d'aucune fresque et d'aucun tableau; seulement dans quelques niches obscures s'élevaient des saints de bois du plus grossier travail, et des madones bizarrement accoutrées de clinquant et d'oripeaux fêtrés. Le chœur n'avait rien de plus somptueux: sur l'autel quelques grands chandeliers de cuivre, des vases de verre bleu contenant des fleurs de la saison, un petit tabernacle de bois jadis doré, mais qui n'avait conservé de la dorure primitive qu'une teinte rougeâtre. C'était là tout le luxe que le conseil municipal de la commune avait cru suffisant pour les solennités du culte dans l'église paroissiale. Mais il régnait dans cette enceinte un silence, un recueillement que certes on chercherait en vain dans certains temples fashionables de Paris.

Au moment où Justin et Zoé arrivèrent, la messe était déjà fort avancée; et ils eurent à marcher entre deux rangées d'assistant pour gagner le banc qui leur était destiné, dans le sanctuaire même, et dont ils payaient chèrement la

location au curé. Sur les bas-côtés de la nef était agenouillée presque toute la population campagnarde de la commune ; les hommes, presque uniformément vêtus de gros droguet bleu, leur chapeau de paille à une main et leur chapelet à l'autre ; les femmes, en coiffes de toile bise, en robes de drap, en fichus de couleurs tranchantes ; et tous marmottaient les mêmes prières que leurs pères avaient marmottées tous les dimanches, à genoux sur les mêmes pierres, pendant plusieurs siècles.

L'entrée de Justin et de Zoé Laclos excita parmi eux un léger mouvement de curiosité, mais il n'y avait rien d'hostile contre le frère et la sœur dans les regards qui se tournèrent vers eux ; plusieurs signes de tête affectueux furent même adressés à Zoé, et tout le monde se dérangea respectueusement pour lui livrer passage. Mlle Laclos chercha rapidement dans cette foule ceux sur qui elle croyait pouvoir compter en cas de besoin ; ils étaient peu nombreux sans doute ; cependant l'aspect calme de cette assemblée rassura un peu la timide enfant ; elle respira plus librement, et conduisant toujours son frère par le bras, elle s'avança vers le chœur.

Lorsqu'ils furent installés à leur place accoutumée, et seulement alors, Zoé parut songer aux personnes étrangères qui se trouvaient dans l'église. Elle leva les yeux et elle aperçut à quelques pas d'elle, dans le banc qui faisait face au sien, de l'autre côté du sanctuaire, les riches habitants de la Pommerie, les maîtresses de la brillante calèche qui stationnait à la porte de l'église. Il y avait deux dames, l'une d'un âge déjà avancé et mise d'une façon ridicule ; l'autre jeune encore et vêtue avec l'élégante simplicité qui caractérise la femme du monde ; puis un jeune homme de trente ans environ, d'une tournure distinguée, en gants paille comme à un raout de la Chaussée-d'Antin, et qui avait l'air fort étonné de se trouver, peut-être pour la première fois, dans une pauvre église de village.

Ces trois personnes saluèrent Mlle Laclos dès qu'elles se virent l'objet de son attention Zoé avertit son frère à voix basse et s'inclina elle-même en rougissant. L'aveugle fit un signe de tête poli mais froid et se retourna vers l'autel, où officiait un vieux prêtre tout courbé par l'âge et les infirmités par un pauvre paysan qui lui servait de sacristain à l'église et de domestique au presbytère. Quant à Zoé, fort embarrassée, sans qu'elle-même sût précisément pourquoi, elle chercha longtemps son livre d'heures dans le tiroir de son prie-Dieu, où elle le renfermait chaque dimanche, et, l'ouvrant précipitamment, elle se mit à

faire croire qu'elle aurait promptement rattrapé le temps perdu.

Cependant, si elle avait oublié en apparence les nouveaux hôtes de la paroisse de Saint-Florent, ceux-ci, au contraire, examinaient le frère et la sœur avec une attention telle que l'on pouvait raisonnablement supposer que c'était seulement pour les voir qu'ils étaient venus à l'église. Justin, en effet, était en quelque sorte une curiosité du pays ; il n'eût tenu qu'à lui de voir toujours la tranquille ermitage de Grandpré encombré de visiteurs, et comme on la vit, c'était justement cette curiosité humiliante qui lui avait donné un si invincible dégoût pour le monde. Zoé elle-même n'avait pas moins de célébrité à cause de son admirable dévouement pour son frère ; mais cette avertissement pour les visites, qui chez Justin provenait de l'amour-propre, tenait chez elle à la modestie aussi tous les deux ne se montraient que bien rarement, et on n'a pas oublié qu'ils avaient refusé, contre tous les usages, de recevoir les habitants de la Pommerie lorsqu'ils étaient venus faire à Grandpré une visite de son voisinage. Il n'était donc pas impossible que ces étrangers, nouvellement arrivés de Paris où l'on ne se pique pas d'assister bien régulièrement aux offices religieux chaque dimanche, eussent d'autres motifs que la pitié dans leur visite à la pauvre église de Saint-Florent.

Mais ce qui de tous lui semblait le plus attentif à examiner Justin et Zoé était le jeune élégant dont nous avons parlé. Du moment qu'il avait paru, il n'avait pas retiré de son œil le lorgnon d'écaille suspendu à son cou. M. Victor Nennihaç avait peut-être d'autres raisons qu'une simple curiosité pour étudier avec tout d'intérêt l'aveugle. Comme nous le savons, malgré son air de jeunesse et ses manières frivoles, qui convenaient plutôt à un étonné de salon qu'à un homme sérieux, il était déjà l'un des médecins les plus distingués de Paris, et peut-être pendant ce long examen cherchait-il à découvrir un cas précieux de cécité dont il comptait enrichir la science. Cette opinion était d'autant plus probable qu'on l'avait vu rôder très souvent autour de la demeure de Justin et de Zoé Laclos, et qu'il avait fait inutilement tous ses efforts pour se rapprocher d'eux.

Quelle que fût la vérité sur ce point, M. Victor, après une longue pause, laissa retomber son lorgnon et dit négligemment, sans craindre de troubler l'office divin, à la dame qui était assise près de lui :

— En vérité, ma chère Eulalie, c'est un couple charmant ; il est dommage que l'infirmité de ce pauvre garçon soit, autant que je puis en juger d'ici, complètement incurable. Oui, c'est grand dommage pour lui et sa pauvre petite sœur !

En achevant cet oracle, qui malheureusement n'était que trop vrai, le jeune médecin ramena son lorgnon à la hauteur de son œil et sembla complètement absorbé dans un nouvel examen.

La dame à laquelle il venait de s'adresser ne lui répondit que par un sourire bienveillant et mélancolique qui semblait lui être habituel. C'était la plus jeune des deux, c'est-à-dire qu'elle pouvait avoir un peu plus de trente ans, et elle était encore remarquablement belle. On reconnaissait au premier coup d'œil une gracieuse Parisienne, une de ces femmes conservées dans l'atmosphère tiède et parfumée d'un salon, endormies doucement par le murmure des flatteries, pour qui tout le monde a des sourires d'admiration et des paroles fletteuses, jusqu'à ce qu'elles soient réveillées tout à coup par les désenchantements de l'âge mûr. Ces séductions, ces enivrantes cajoleries du monde n'avaient pas manqué à Mme Francheville, ainsi s'appelait cette dame. Restée veuve à vingt-quatre ans d'un vieux mari qui lui avait laissé une fortune immense, on l'avait vue longtemps continuer cette vie de plaisirs et de fêtes pour laquelle elle semblait née ; elle avait longtemps occupé ce trône éclatant de la mode qui semble à tant de femmes le point culminant de la félicité humaine ; puis tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, elle avait quitté le monde bien avant que le monde songeât à la quitter. Une maladie qui l'avait frappée une année avant l'époque de son apparition à Saint-Florent avait été le motif apparent de l'abdication mystérieuse de cette reine des salons, et c'était à l'époque de sa convalescence qu'elle s'était décidée à venir habiter la Pommerie, une de ses terres dont elle savait à peine le nom trois jours avant son départ. Aussi les gardiens de la belle habitation de la Pommerie, qui depuis vingt ans n'en avaient pas vu les propriétaires, avaient été bien étonnés quand, un beau matin, une chaise de poste s'était arrêtée devant la grille, et quand on avait vu descendre le docteur Neuilhac, Mme Eulalie de Francheville et la vieille demoiselle de la Pommerie, sa tante, qui semblait n'avoir été amenée là que pour chaperonner sa nièce.

Mme de Francheville était d'une taille au-dessus de la moyenne, pâle et langoureuse sans fadeur. Elle n'avait plus et peut-être n'avait-elle jamais eu cette fraîcheur de la santé qui passe si vite ; mais rien n'égalait encore la pureté harmonieuse de ses traits, la régularité de l'ovale de son visage, l'éclat de ses yeux bleus, la teinte délicate de ces cheveux châtains qui, tombant en grappes de chaque côté de son visage, en faisaient ressortir la blancheur mate et satinée. Quoiqu'elle fût peut-être de l'âge où la parure commence à devenir indispensable aux femmes, elle était mise sans faste et sans prétention : une

robe de soie brochée grise, une mantille noire, une capote de crêpe blanc, composaient sa toilette, et, malgré cette simplicité, rien qu'à voir sa pose, ses mouvements, on reconnaissait en elle la grande dame, la femme habituée à voir tout céder à sa volonté, à son sourire. Mais il était vrai aussi que la teinte de mélancolie répandue sur ses traits faisait supposer que tant d'avantages n'avaient pas préservé Mme de Francheville des chagrins qui atteignent parfois les plus privilégiés.

À côté de cette belle et noble créature s'agitait, comme pour faire un contraste vivant, une petite vieille rechignée, assemblage bizarre de bijoux, de cache-mire, de bonnet à fleurs, et dont la figure rouge et pleine de morgue avait peine à faire jour au milieu de tout cet étalage de toilette. Mlle de la Pommerie était, au moral comme au physique, une caricature dont les travers et les ridicules fatiguaient bien souvent sa charmante nièce ; mais comme on le verra plus tard, elle avait ses raisons pour avoir consenti à se séquestrer au fond d'une campagne solitaire avec cette vieille tante prosaïque et acariâtre, qui, comprenant sans doute qu'elle était nécessaire, ne se gênait pas pour donner un libre cours à sa méchanceté naturelle.

Au moment où le docteur avait adressé la parole à Mme de Francheville, celle-ci avait levé sur lui son regard triste, lent, chargé d'âme ; mais Victor s'étant rapidement détourné, elle tomba dans une profonde rêverie en contemplant Justin et Zoé Laclos, ces deux orphelins qui vivaient inconnus dans ce coin du monde, et dont l'existence devait lui sembler si étrange, à elle, brillant météore du luxe et de l'orgueil.

Elle était donc plongée dans une méditation au fond de laquelle il y avait peut-être des regrets et de l'amertume, lorsque la voix aigre et désagréable de sa tante la rappela tout-à-coup à elle-même.

— N'entendez-vous rien, Eulalie ? disait la vieille demoiselle en désignant la porte de l'église ; on disait que, ces paysans se disputent ou se battent sur la place voisine ! En vérité, ma chère, je ne comprends pas que vous ayez insisté pour nous faire venir ici, au milieu de ces lourdauds, et tout cela pour voir un jeune homme qu'on dit aveugle et une demoiselle qui me fait l'effet d'une niaise de village... Mais, écoutez donc !

Une sourde rumeur se faisait entendre en effet parmi les paysans qui étaient restés sur la place ; mais il n'y avait là sans doute rien d'effrayant pour Mme de Francheville, car elle répondit d'un ton calme et plein de confiance :

— Ne craignez rien, ma tante ; M. Victor n'est-il pas avec nous ?

Le jeune médecin ne parut pas s'être aperçu de ce qui se passait au dehors ; cependant il fit un mouvement de surprise, quand il vit que Zoé pâlisait, et que, laissant tomber son livre d'heures, elle se penchait vivement vers son frère. Mlle Laelos avait cru reconnaître parmi les voix nombreuses qui se faisaient entendre sur la place la voix de la vieille Ponilloux, la mère du Cuirassier.

Cependant le tumulte du dehors sembla se calmer, et l'office divin se termina tranquillement. Zoé avait repris quelque assurance, et elle avait fini par croire que ses sens n'avaient trompée. Au moment où le coup de sonnette final annonça que le vieux prêtre allait rentrer à la sacristie, Justin dit rapidement à sa sœur.

—Regarde, Zoé, si dans la foule qui sort de l'église, tu n'aperçois pas quelqu'un de nos métayers.

—Je n'en vois aucun, mon frère, répondit Zoé, dont cette question réveilla toutes les craintes ; seulement la vieille Jeanneton est là, et si tu as des ordres à donner...

—Jeanneton ne peut nous être d'aucune utilité, répliqua tranquillement l'aveugle ; et ces étrangers sont-ils sortis de l'église ?

—Pas encore, mon frère ; ils attendent sans doute que la foule soit passée.

—Ou plutôt ils attendent que nous sortions nous-mêmes, afin d'entamer des relations que je désire éviter. Il paraît que c'est un parti pris ! C'est bien ; nous lutterons de patience ; on n'a pas idée d'une obsession pareille.

En parlant ainsi, Justin se rassit et croissa les bras sur sa poitrine d'un air de tranquille résignation. Zoé, qui n'osait manifester les soupçons qu'elle avait conçus, et qui d'ailleurs était embarrassée par les regards que les étrangers s'obstinaient à tenir attachés sur elle et sur son frère, continuait de prier pendant que la foule qui encombraient l'église s'écoulait peu à peu. Cependant au bout d'un instant, ne pouvant plus maîtriser son inquiétude, elle dit à Justin :

—Mon frère, pourquoi donc désirais-tu trouver ici quelqu'un de nos fermiers ?

—Parce que, ma petite Zoé, tu avais raison de croire tout à l'heure que c'était cette mégère de Poulloux qui était là sur la place ; j'avais déjà reconnu sa voix.

Zoé eut besoin de toute sa puissance sur elle-même pour retenir un cri d'effroi.

—Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle, elle aura répandu le bruit de cette funeste aventure de Cuirassier ; elle va amener contre nous tout le pays ; sortons, mon frère, sortons bien vite avant qu'elle ait eu le temps...

—Les bourgeois de la Pommerie sont-ils parti ? demanda Justin sans se déranger.

—Non, mais ils font leurs préparatifs de départ ; la vieille dame paraît très-impatiente.... Je vais leur parler, n'est-ce pas, mon frère ? Je vais leur demander leur appui, les prier de nous accompagner...

—Je ne le veux pas, ma sœur, dit l'aveugle d'un ton bref.

Il était sans exemple que Zoé eût désobéi à un caprice et à plus forte raison à un ordre de Justin ; aussi elle le regarda d'un air consterné et les larmes lui vinrent aux yeux. Justin ajouta rapidement :

—Pourquoi contracter des obligations envers ces gens-là quand nous pouvons très-bien nous passer de leur secours ? Ecoute, Zoé, à supposer que tes suppositions soient vraies, tu sais très-bien que tu n'as rien à craindre personnellement des habitants du voisinage ; tous n'ont pas l'insolence de ces ignobles Poulloux, et s'ils sont assez mal disposés pour le *loup-garou*, car c'est ainsi qu'ils m'appellent, il n'en est pas un qui ne fût très-heureux de te rendre service. Si donc ces rustres avaient l'intention, ce que je ne crois pas, de me faire un mauvais parti pour le coup malheureux qu'a reçu le Cuirassier, il n'y aurait de danger que pour moi, et il m'importe de prouver hautement que je ne crains personne. C'est la conviction de mon indulgence et de mon impuissance qui les a rendus insolents. Nous retournerons chez nous par le chemin de Laval au lieu de passer près de la maison de Poulloux ; là, je pense, nous n'aurons rien à craindre ; ils sont trop lâches pour oser m'attaquer dans un endroit un peu fréquenté. Tu vois donc bien qu'il est inutile de demander à ces étrangers un service humiliant et qu'ils ne seraient peut-être pas disposés à rendre de bonne grâce.

Il prononça ces paroles d'un ton décelé et qui n'admettait pas de réplique ; aussi Zoé, malgré ses terreurs, n'osa-t-elle insister sur son projet. D'ailleurs Mme de Francheville et le docteur venaient de quitter l'église précédés par la vieille dame qui grommelait entre ses dents de tous ces retards. Mais Zoé n'abandonna pas son projet favori, et tant que le bruit de la voiture n'annonçait pas le départ de ceux qu'elle se représentait comme des protecteurs, il lui restait une espérance.

—Justin, dit-elle, l'église est vide maintenant et il ne reste plus que nous ; je t'en supplie, partons.

L'aveugle n'avait plus d'objections à faire ; il se leva, et tous les deux gagnèrent le porche de l'église. Arrivés sur la place, Zoé jeta un coup-d'œil rapide autour d'elle, et elle put s'assurer que les étrangers n'étaient pas encore

montés en voiture ; elle les vit au contraire fort occupés à l'autre extrémité de la place à écouter quelques paysans qui leur parlaient respectueusement et d'un air animé ; mais elle eut bien peu de temps à donner à ces observations, car à peine se fut-elle montrée avec son frère sur le seuil de la porte, que les murmures et les imprécations de la foule qui encombraient le porche réclamèrent toute son attention. Elle reporta donc son regard plus près d'elle, et la première personne qu'elle reconnut fut la vieille Poulloux qui pérorait en patois au milieu d'un nombreux auditoire.

On devine sans peine ce qui s'était passé. Après que Justin et Zoé avaient eu quitté la famille Poulloux, on avait transporté le blessé dans sa chaumière et un des enfants était allé chercher le chirurgien du village qui, ayant Justin pour garantie de ses frais de visite, s'était rendu sans difficulté auprès du Curassier. Ce chirurgien, ignorant comme un frater et qui avait du reste une vieille rancune contre les Lacles, n'avait pas hésité à déclarer la blessure très grave, soit qu'en effet elle lui parût telle, soit qu'il eût seulement l'intention de se faire valoir dans le cas où il parviendrait à la guérir.

En écoutant cet oracle, les Poulloux, que l'argent de Justin avait calmés un moment, jetèrent les hauts cris ; la grande-mère vindicative et intéressée comme tout les vieilles paysannes, était accourue sur la grande place pour raconter son malheur et sans doute pour l'exploiter. La foule, assez mal disposée pour le jeune aveugle, avait pris parti aussitôt ; la haine du pauvre contre le riche s'en était mêlée, et quelques minutes avaient suffi pour exciter au profit du Curassier, qui du reste n'était guère aimé dans la paroisse, une vive fermentation qui pouvait se traduire en voies de fait contre Justin.

Zoé comprit le danger dès qu'elle eut vu les visages animés, les gestes menaçants de ceux qui se pressaient autour d'elle. La foule était compacte et il était difficile de passer si ceux qui la composaient n'y mettaient un peu de bonne volonté. Ils s'écartèrent cependant devant le frère et la sœur, mais lentement et non sans faire entendre de sourds murmures. Zoé tremblait et Justin avait peine à la soutenir. Tout à coup la voix de la vieille Poulloux se fit entendre au-dessus de toutes les autres :

— C'est lui ! disait-elle en designant l'aveugle de son doigt crochu ; regardez-le tous ! c'est lui qui a assassiné mon pauvre Jean !

— Assassiné ? répéta Justin avec force en s'arrêtant malgré des efforts de sa sœur pour l'entraîner ; ah ça ! vieille folle, c'est encore vous que je trouve ici occupée à répandre des mensonges et des calomnies, au lieu de rester

chez vous pour soigner votre ivrogne dé fils, qui n'a que ce qu'il mérite !

— Mon frère, je t'en supplie, murmura Zoé en se serrant contre lui, ne parle pas ainsi. Si tu savais...

Elle fut interrompue par un gros meunier tout saupoudré de farine, et qui dans l'occasion était le beau parleur du village :

Voyez vous ce monsieur manqué ! dit-il d'un ton bourru ; ne faudra-t-il pas lui laisser assommer le pauvre monde qui aura par hasard ramassé chez lui une poignée ou deux de blé vert ! Allez, allez, on dit que vous êtes aveugle, mais le diable est bien fin, et si ce pauvre Curassier était mon parent...

Justin quitta brusquement le bras de Zoé et se plaça fièrement devant celui qu'envenimait de parler.

— Ce n'est pas parce que les enfants du Curassier m'ont volé du blé que j'ai frappé le père, dit-il d'une voix imposante, mais parce qu'il avait insulté ma sœur. Et quand à ceux qui viennent dans mes champs faire des dégâts ou couper à coups de hache mes arbres fruitiers, si je les trouvais à la portée de ma canne comme Jean Poulloux, je les traiterais comme lui ! Retenez bien cela, tout tant que vous êtes !

Une nouvelle explosion de murmures et de menaces accueillit ces paroles ; la vieille vociférait des injures qu'on ne pouvait distinguer au milieu du bruit. Zoé était parvenue à resaisir le bras de son frère, mais malgré le respect et la bienveillance que les assistants éprouvaient pour elle, ses efforts étaient inutiles pour se faire ouvrir un passage. Vainement elle s'adressa à quelques-uns des assistants pour obtenir leur appui, ils ne semblèrent pas la comprendre. Enfin, voyant le danger devenir de plus en plus imminent au milieu de cette foule irritée, elle allait élever la voix pour appeler au secours, quand tout à coup on dit avec force à quelques pas :

— Allons, place, méchante canaille !

Au même instant, ceux qui entouraient le frère et la sœur s'écartèrent respectueusement, et le docteur Victor Neuilhae, une légère badine à la main, entra d'un air dédaigneux dans le cercle qui venait de se former autour des deux orphelins.

[A CONTINUER.]

## POÉSIE.

### LE PLUS HEUREUX DES HOMMES.

Tout chante dans mon cœur, tout rit dans ma maison.  
Elle est humble pourtant, et n'a pour horizon  
Qu'un vieux mur, où le lierre étend ses broderies,  
Où des moineaux bavards jettent à mon réveil,  
Mais j'ouvre en me levant ma fenêtre au soleil,  
Mon âme aux folles rêveries.

Mes rêves, mes amis, prenez vite l'essor !  
Je suis pauvre, il me faut des palais et l'Or !  
Dérobez, mes tarrons, tout ce que Dieu m'enlève.  
Bonheur, frais papillon à l'aile de carmin,  
Tu trouves le secret d'échapper à ma main,  
Mais je te prends avec mon rêve.

Des riches me plaignaient l'autre jour. Je leur dis :  
Vos châteaux sont fort beaux, mais toujours trop petits  
Pour votre vanité qui jamais ne s'apaise.  
Mon palais idéal est de marbre et d'or fin ;  
Je l'ai bâti pompeux et gigantesque, afin  
Que mon orgueil y soit à l'aise.

Mes rêves ont jeté sur mes simples habits  
Un man'eau d'empereur, tout brodé de rubis.  
Gardez vos biens ! allez, ô mes riches vulgaires,  
Palper vos trésors. Moi, dans un char flamboyant,  
Je passe, prince ou roi, sur le pont de brillant  
Qui mène au pays des chimères !

Un voyageur me dit : viens donc sur mon vaisseau,  
Tu vois si peu de ciel à travers ton rideau !  
Ma pensée à tout vu, dis-je ; le Nil, le Tage,  
Les glaciers blancs et froids et les volcans rougis.  
Mon corps seul est ici : la cage est au logis,  
Mais l'oiseau s'envoie et voyage.

J'ai vu les sols de neige et les sables mouvans.  
Mes rêves ont au vol suivi les quatre vents.  
Aux Antilles, hier, sur les lianes frêles,  
Ils sont allés s'abattre auprès du colibri ;  
Ils partent aujourd'hui pour l'Inde au sol fleur  
A la suite des hirondelles.

Je puis voir sans mes yeux l'Asie aux palmiers verts,  
L'Egypte, l'Arabie avec leurs grands déserts,  
Leur climat, dont l'ardeur brûle le corps et l'âme,  
Leurs cieux brillants, marbrés de pourpre et de vermeil,  
Pour chauffer l'Orient et dorer au soleil,  
J'ai dans ma tête assez de flamme !

Pour moi tous les pays et tous les cieux sont beaux  
Car je peins à mon gré les plumes des oiseaux,  
Les corolles des fleurs, l'insecte qui s'y glisse ;  
Je sculpte le rocher, je polis le glacier,  
Je l'argente : et je fais passer le globe entier  
Dans le moule de mon caprice.

Un amant me plaignait de n'avoir pas aimé.  
J'ai mon amante aussi, dis-je, le mois de mai  
Est moins jeune et moins frais ; tout en elle rayonne ;  
Car j'ai rêvé cet ange aux yeux couleur du ciel,  
J'ai créé sa beauté, je suis le Raphaël  
De ma pure et belle madone.

Pour sa joue, aux œillets je volai leur satin,  
Je pris le blanc des lits pour son âme et son teint ;  
Dans ses yeux bleus, je mis les rayons d'une étoile,  
Je moulai ses traits fins comme eût fait un sculpteur,  
Et posant sur son front la grâce et la pudeur,  
Je lui fis sa couronne et son voile.

C'était peu d'être belle, il lui fallait un cœur ;  
Il restait à donner un parfum à ma fleur.  
Quand j'eus créé la femme éclatante et folâtre,  
Son front sacré, son col aux tnos éblouissantes,  
Je mis l'amour en elle, ainsi qu'un grain d'encens  
Jeté dans un vase d'albâtre.

A moi les biens du monde ! oh ! rêver, c'est avoir !  
C'est bien plus ! la pensée au magique pouvoir

Fait le plaisir plus riche et le dore et le pare.  
Le rêve du bonheur vaut mieux que le bonheur ;  
Le rêve est le prodige, il donne avec largeur ;  
La réalité, c'est l'avare.

ANNAÏS SEGALAS.

---

## CONDITIONS.

---

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre *chelins* par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE &amp; CIE.

---

## AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

---

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour *le Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car *le Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

---

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue La montagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.